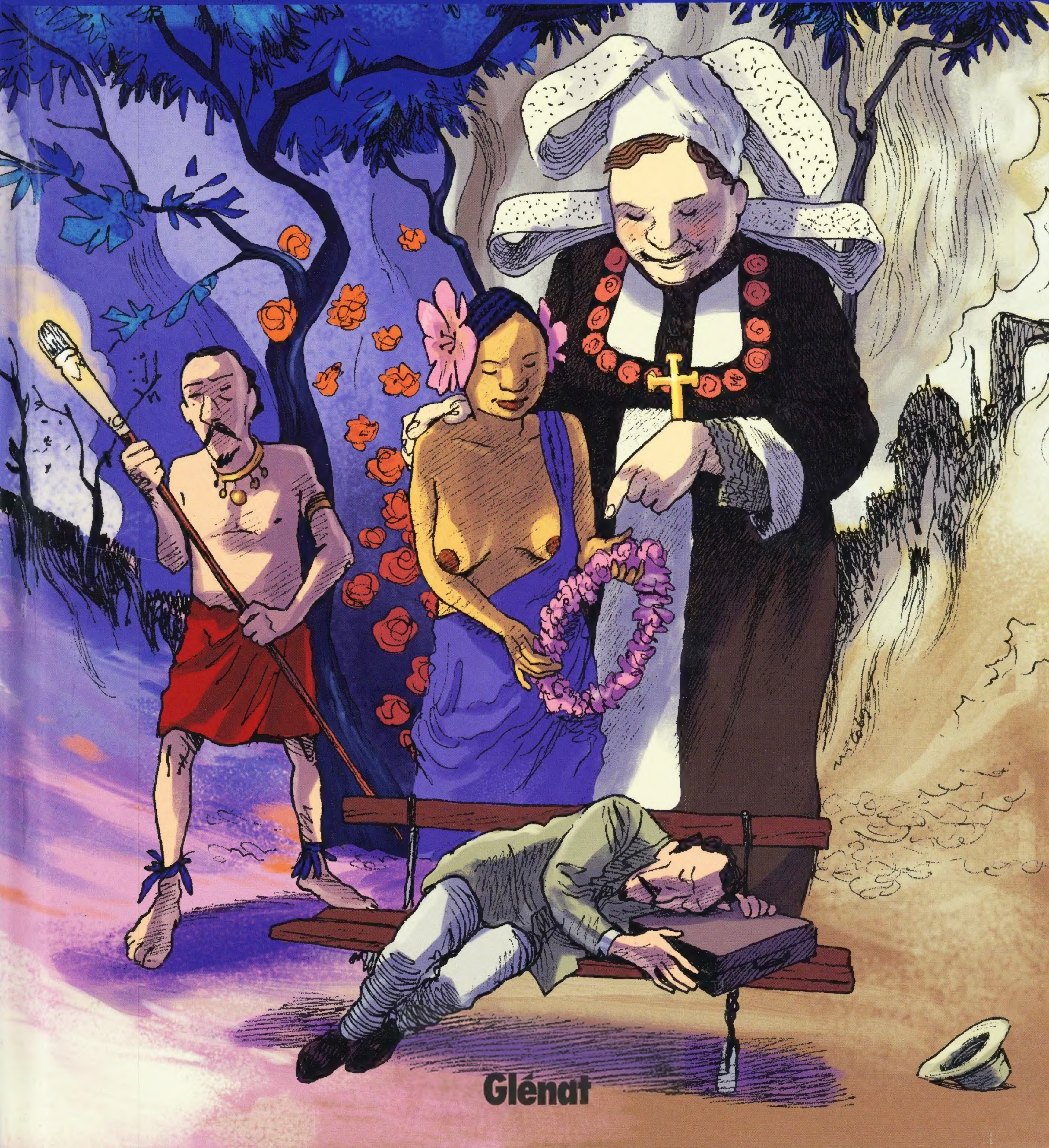
Les Grands Peintres

Gauguin

Patrick Weber & Nicoby



Glénat

Les Grands Peintres

Gauguin

scénario
Patrick Weber

dessin
Nicoby

couleurs
Kness

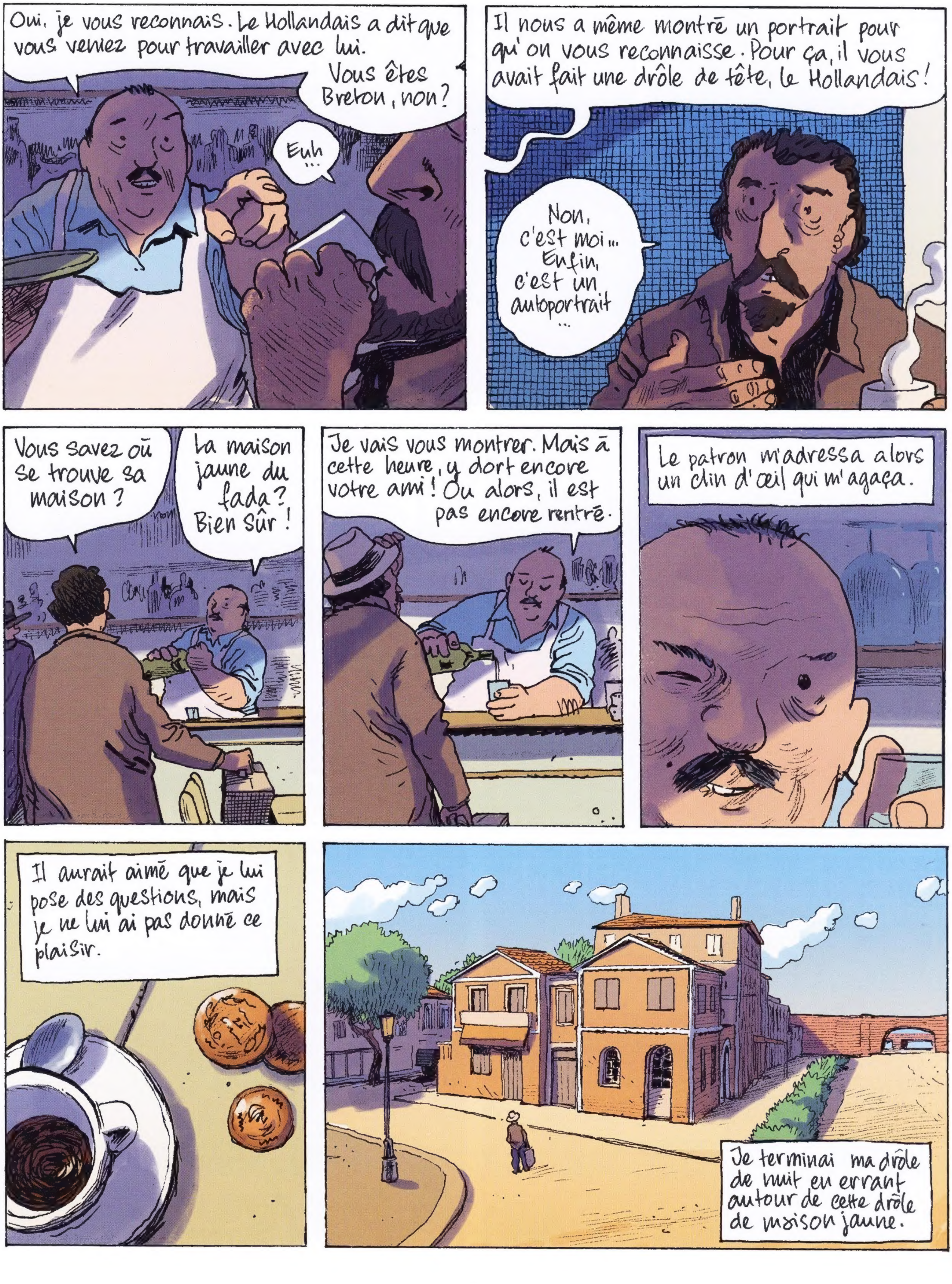
Glénat

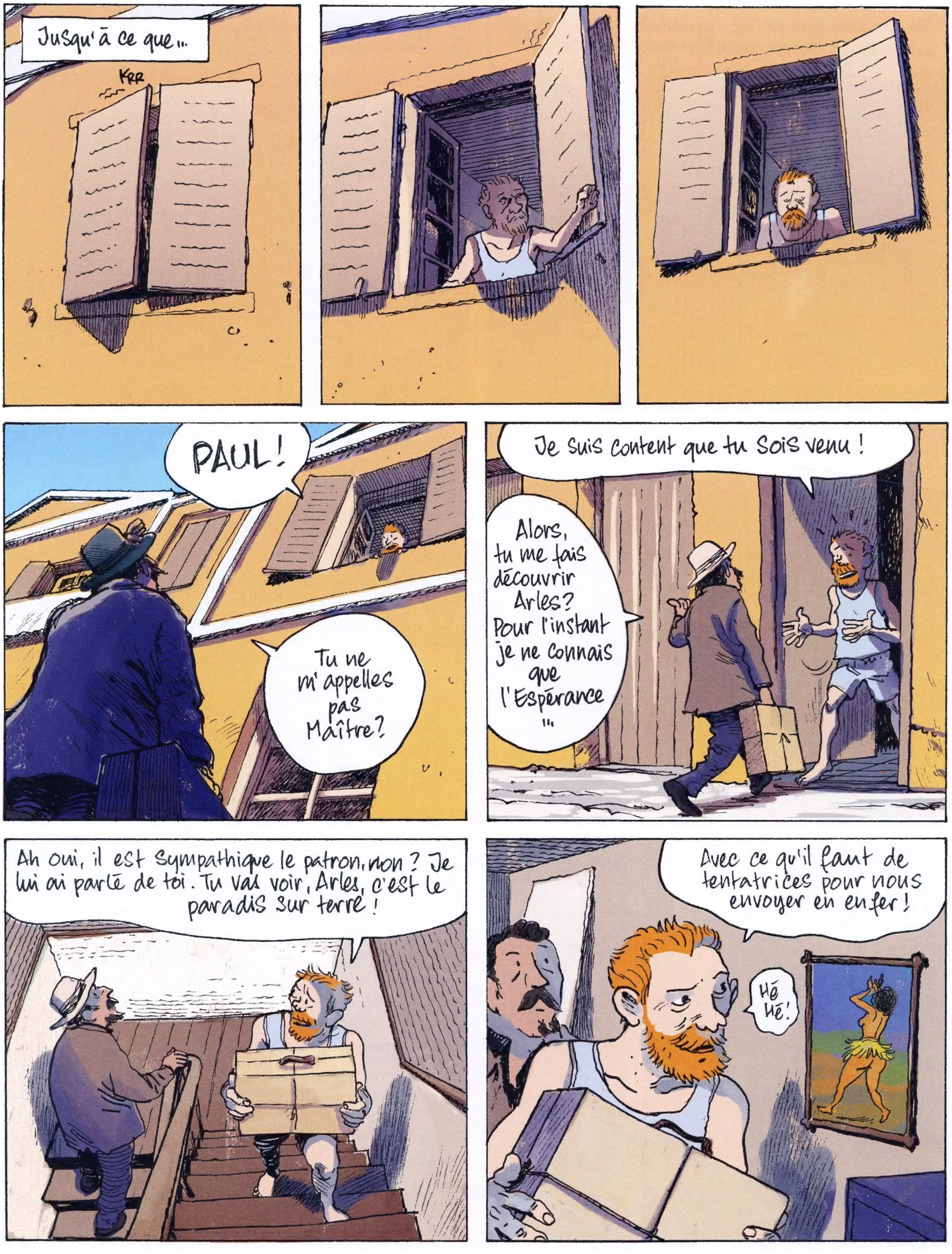
© 2016 Éditions Glénat
Couvent Sainte-Cécile - 37, rue Servan - 38000 Grenoble
Tous droits réservés pour tous pays.
Dépôt légal : mars 2016
ISBN : 978-2-344-00382-4 / 001
Achevé d'imprimer en France en février 2016 par Pollina - L75196,
sur papier provenant de forêts gérées de manière durable.

PEFC 10-31-2065 / Certifié PEFC / pefc-france.org

Vous est-il déjà arrivé d'accomplir une action en sachant dès le début que ce n'est pas une bonne idée ?
Mais il arrive un moment où le refus n'est plus possible face aux supplications.
Cela faisait des mois que Vincent me harcelait pour que je le rejoigne.
J'ai fini par accepter. Peut-être m'a-t-il ému ou alors a-t-il touché ma vanité.
ARLES
Je ne connaissais pas cette ville, mais je n'étais pas sûr qu'elle aurait une influence bénéfique sur mon travail.
Mon sud à moi, il était plus lointain. Peuplé de femmes à la poitrine généreuse, pas le genre à jouer les saintes nitouches en jupons.
Savon
EN VENTE PARTOUT
Il était encore un peu tôt pour aller réveiller mon compagnon.
L'ESPERANCE

Qu'est-ce que je vous sers ?
À cette heure, un café fera l'affaire.
À cette heure, y'en a qui commencent la journée et d'autres qui terminent la nuit. Si vous voulez une absinthe, vous gênez pas.
Non merci, un café, ce sera bien.
...
BYRRH
PSHiiiii
Bon sang ! Mais bien sûr ! Vous êtes le copain !
Le copain ?
Oui ! Le copain du Hollandais, le peintre un peu fada !
Fada ?


Oui, je vous reconnais. Le Hollandais a dit que vous veniez pour travailler avec lui.
Vous êtes Breton, non?
Euh ...
Il nous a même montré un portrait pour qu'on vous reconnaisse. Pour ça, il vous avait fait une drôle de tête, le Hollandais!
Non, c'est moi... Enfin, c'est un autoportrait ...
Vous savez où se trouve sa maison?
La maison jaune du fada? Bien sûr!
Je vais vous montrer. Mais à cette heure, y dort encore votre ami! Ou alors, il est pas encore rentré.
Le patron m'adressa alors un clin d'œil qui m'agaça.
Il aurait aimé que je lui pose des questions, mais je ne lui ai pas donné ce plaisir.
Je terminai ma drôle de nuit en errant autour de cette drôle de maison jaune.


Jusqu'à ce que...
KRR
PAUL !
Tu ne m'appelles pas Maître ?
Je suis content que tu sois venu !
Alors, tu me fais découvrir Arles ? Pour l'instant je ne connais que l'Espérance ...
Ah oui, il est sympathique le patron, non ? Je lui ai parlé de toi. Tu vas voir, Arles, c'est le paradis sur terre !
Avec ce qu'il faut de tentatrices pour nous envoyer en enfer !
Hé Hé !

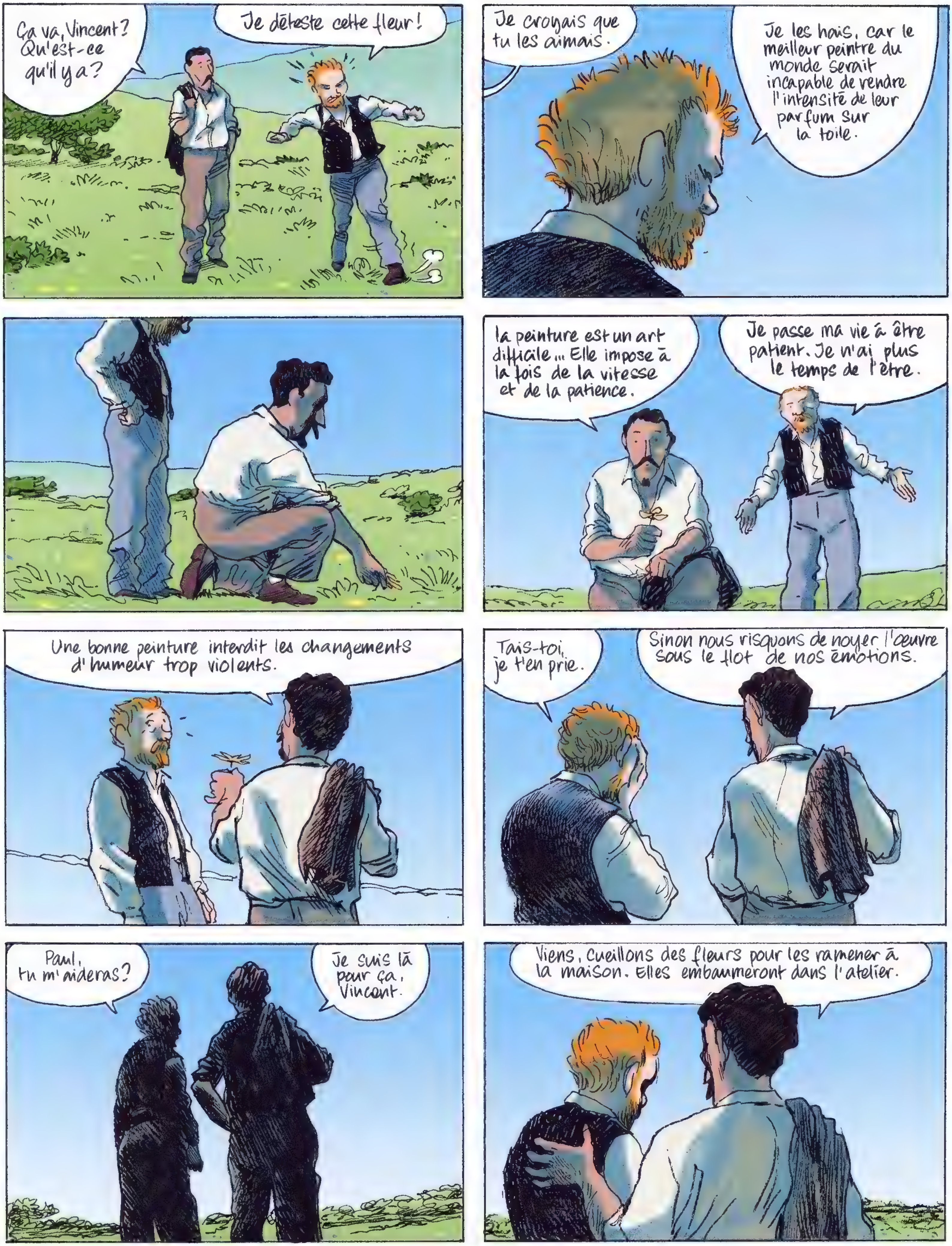
TABAC
BAR

Viens, on rentre à la maison.
La maison ?
TAK
Depuis mon enfance, je n'ai jamais eu peur de rompre les amarres.
À 17 ans, j'ai pris goût au grand large. J'ai embarqué à bord du Luzitano en qualité de novice.
La mer a été mon premier amour.
Même quand il m'est arrivé de la quitter, je lui suis resté fidèle.
J'y ai accompli mon service militaire.
J'y ai même combattu lors de la guerre de 1870.

J'aime la mer parce qu'elle est toujours porteuse de promesses.
Je n'ai jamais compris pourquoi les hommes passaient leur vie à construire des murs.
Et me voici entre quatre murs étroits et tordus. Quelle ironie !
PAUL ! Tu as pu te reposer ? On dort bien ici, pas vrai ?
C'est le rosé qui cogne ? Ou c'est le climat ? Ça te change du Nord, non?
Moi, ça a tout changé !
Regarde !

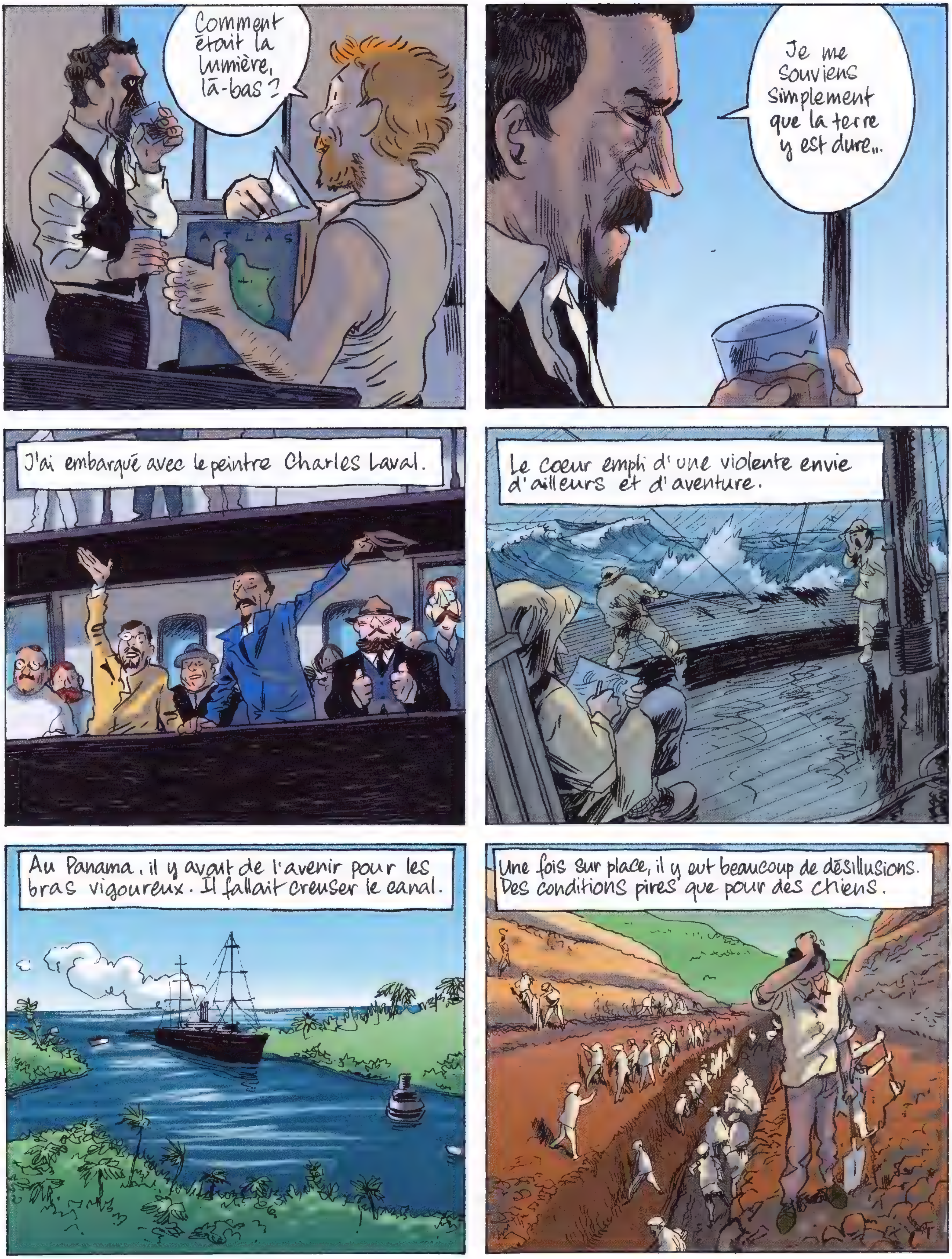
Tu as vu cette couleur? Comme elle est chaude? Dans mon pays, les jaunes sont pisseux comme une vache qui urine dans un pré.
La couleur est importante, mais elle ne doit pas noyer la toile.
Tu verras... Dès que tu auras compris ce pays, tu ne pourras plus t'en passer. Tu ne pourras plus imaginer ta vie ailleurs.
Mmh.
Il est impossible de ne pas être touché par ton travail.
Merci, je te retourne le compliment.
Pff
Pff
Ce n'est pas un compliment... Je prends aussi conscience de tes limites.
Mes limites? Vas-y, explique!
Ne fais pas attention... Nous allons faire de grandes choses ensemble. Tu vas voir...
Oui, un atelier qui va changer l'histoire de la peinture! Deux génies réunis sous le même toit. Sous le même soleil!
Nous allons d'abord apprendre à vivre ensemble. Et à penser. À réfléchir.

Vincent avait raison... Ce pays n'avait pas besoin de faire beaucoup d'efforts pour vous séduire.
Or moi, j'aime l'effort. Il donne tout son goût à la réussite.
WHOUA WOUAH!
Tu as vu ces couleurs? Regarde ce jaune! Je ne mentais pas!
Et admire cela : la caresse du mistral sur les fleurs!
Et ce parfum... Respire-le.
RHÂA
?


Ça va, Vincent? Qu'est-ce qu'il y a?
Je déteste cette fleur!
Je croyais que tu les aimais.
Je les hais, car le meilleur peintre du monde serait incapable de rendre l'intensité de leur parfum sur la toile.
La peinture est un art difficile... Elle impose à la fois de la vitesse et de la patience.
Je passe ma vie à être patient. Je n'ai plus le temps de l'être.
Une bonne peinture interdit les changements d'humeur trop violents.
Tais-toi, je t'en prie.
Sinon nous risquons de noyer l'œuvre sous le flot de nos émotions.
Paul, tu m'aideras?
Je suis là pour ça, Vincent.
Viens, cueillons des fleurs pour les ramener à la maison. Elles embaumeront dans l'atelier.

ting
Tu ne dois pas m'en vouloir. Je suis souvent en proie au doute... Parfois, je me demande même si je suis capable de peindre.
Pourtant, quand tu m'as demandé de te rejoindre, tu semblais bien sûr de toi.
Je t'ai étonné en te demandant de venir ici ?
Non, rien ne m'étonne de ta part. Mais j'ai hésité.
Pourquoi ? Tu n'avais pas confiance en moi ?
Je n'avais pas confiance en moi. Je connais trop le prix de la liberté pour ne pas la savourer.
Tu te rappelles de notre rencontre à Paris ?
Bien sûr ! C'était il y a deux ans. Je revenais de Pont-Aven.
Cet endroit formidable où tu as rencontré Émile Bernard.
Tu ne l'aimes pas, je me trompe ?
Émile ? Je le vénère ! C'est un "isme". Le Maîîître du cloisonnisme ! Je hais les "ismes" ! Tous les "ismes" !
Même le Van Goghisme ?

?!
Hahahaha !!! C'est bien connu, les artistes de talent ne sont pas doués pour l'humour !
Glou glou
?
BROLOM
BROM BLOM
Il est là ! Je savais que je l'avais gardé !
ATLAS
Raconte-moi ton voyage au Panama !
PANAMA
BAY OF


Comment était la lumière, là-bas ?
Je me souviens simplement que la terre y est dure...
J'ai embarqué avec le peintre Charles Laval.
Le coeur empli d'une violente envie d'ailleurs et d'aventure.
Au Panama, il y avait de l'avenir pour les bras vigoureux. Il fallait creuser le canal.
Une fois sur place, il y eut beaucoup de désillusions. Des conditions pires que pour des chiens.

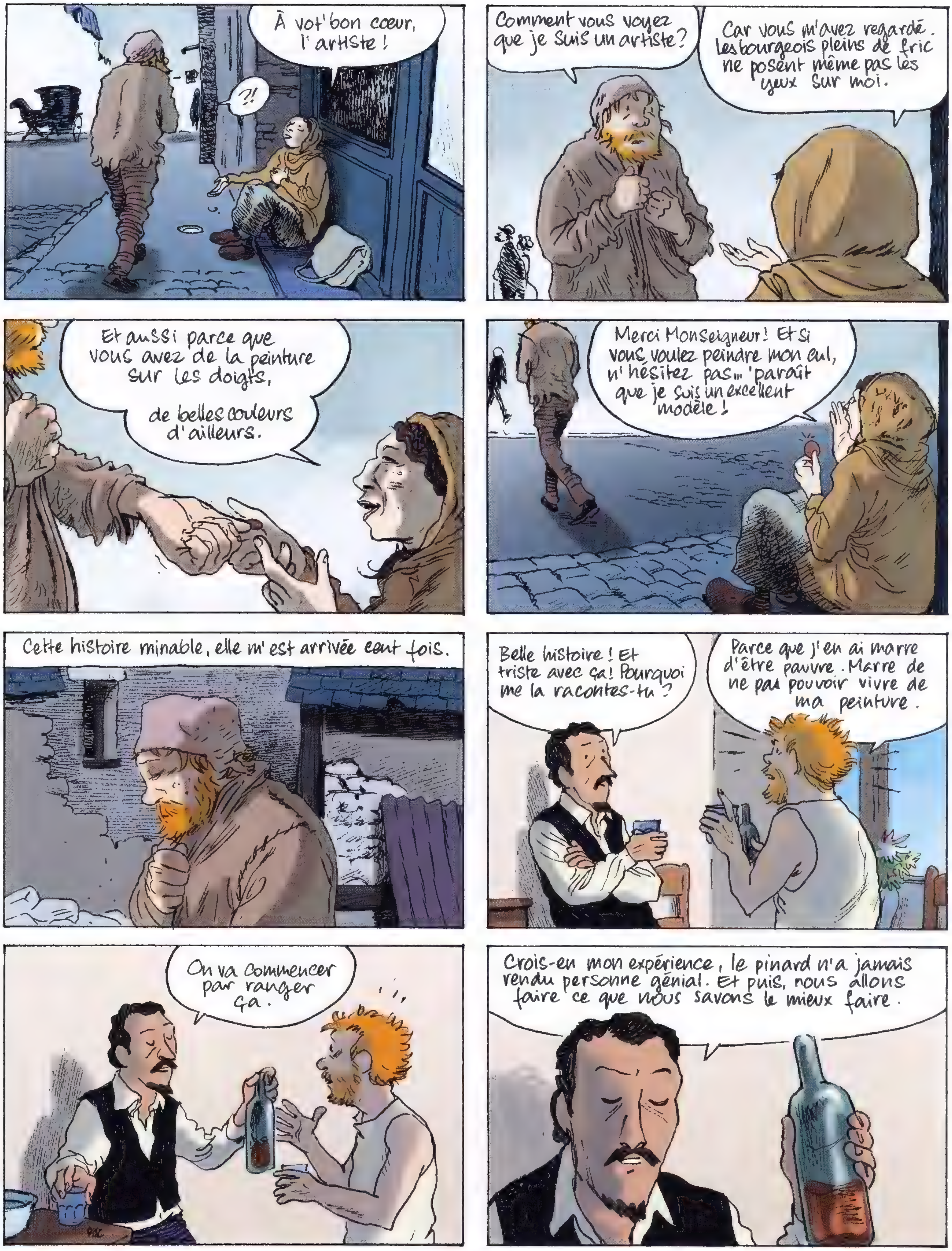
C'est terrible ! Alors, qu'avez-vous fait ?
On a travaillé. Juste le temps d'avoir assez d'argent pour partir ailleurs.
Ailleurs ? Où ça ?
Là !
GUADELOUPE
DOMINICA
LA MARTINIQUE
Nous y sommes restés un peu plus de quatre mois. Jusqu'en octobre 1887.
À l'Anse Turin, au Carbet. Pas très loin de Saint-Pierre.
Plus besoin de creuser, mais nous étions toujours aussi misérables.

Mais la lumière ? Comment était la lumière ?
Unique. Incroyable. Dévorante.
A l'image des femmes de cette île.
J'ai peint avec gourmandise. Autant que j'ai baisé.
Douze toiles brûlantes de fièvre.
Fiévreuses à l'image de la dysenterie qui me poignardait le ventre.

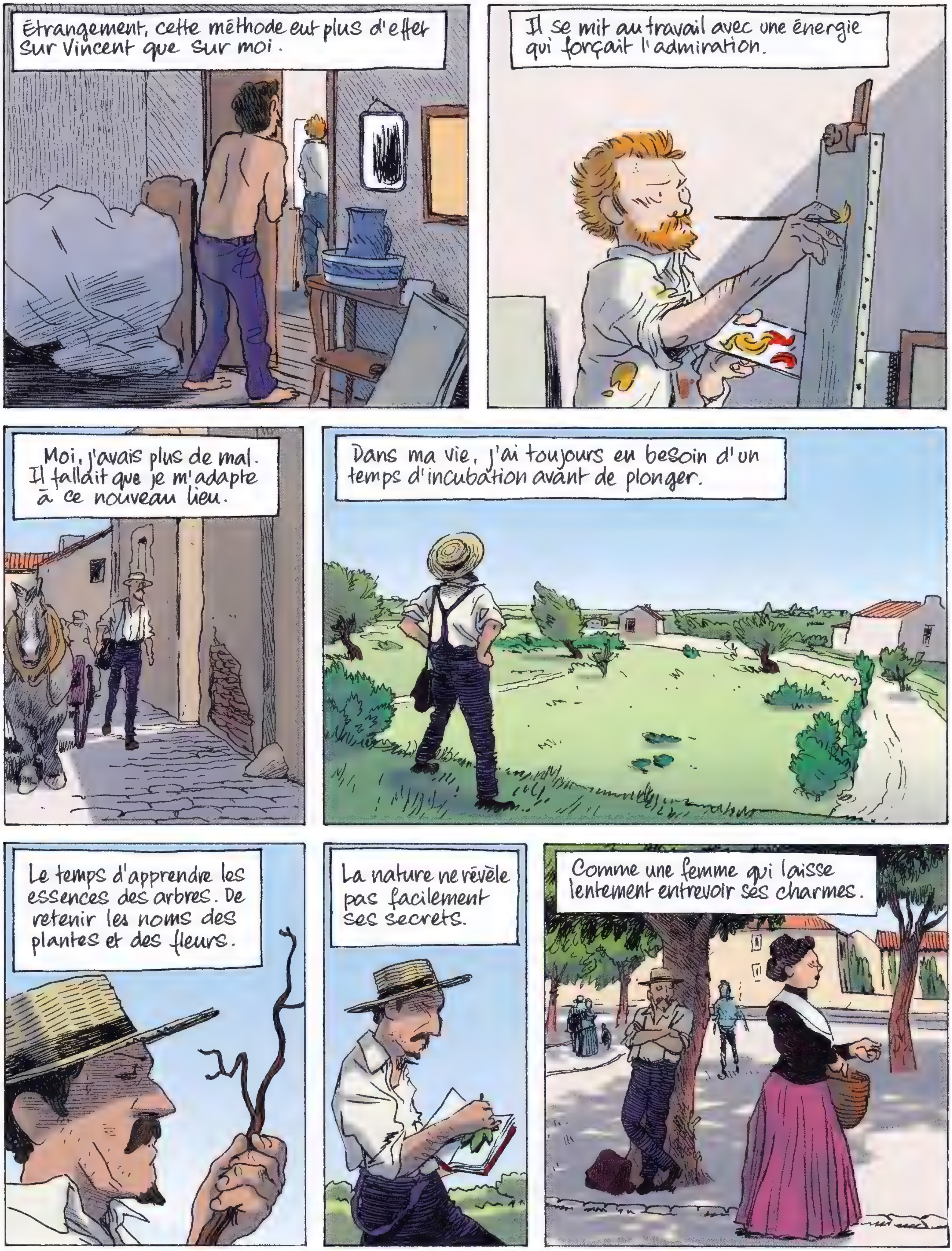
Tu me fais chier !
?!
Cet homme était-il fou?
Je le laissais aller au bout de son énervement.
Tu me décris une île paradisiaque et tu me parles de merde. Tu veux toujours tout salir ! Tu me fais chier !
Vincent, pourquoi es-tu tellement en colère ?
Parce que j'en ai assez ! Assez d'être pauvre ! Assez que personne ne reconnaisse mon talent !
Ma présence devrait te prouver le contraire.
Laisse-moi te raconter une histoire. C'est mon tour.

C'était un jour de décembre à Paris, rue Lepic.
Quand on a faim, il faut se résoudre à toutes les humiliations.
BROCANTE
ANTIQUITÉS
Allons donc... Voilà encore un cas !
Je viens vous proposer une toile... elle devrait vous intéresser.
Eh ben, ça n'est pas bien gai, ça !
Un peu d'argent pour m'aider à payer mon loyer.

De l'argent ? C'est que les temps sont durs ! Certains clients voudraient même des Millet pour bon marché.
Alors, un...
Un Van... un Vanoche ? Ça vaut que dalle !
Van Gogh... Vincent Van Gogh.
Ahalala... Ma bonté me perdra.
Voilà cent sous. Et c'est bien payé !
Merci monsieur.


À vot'bon coeur, l'artiste !
?!
Comment vous voyez que je suis un artiste?
Car vous m'avez regardé. Les bourgeois pleins de fric ne posent même pas les yeux sur moi.
Et aussi parce que vous avez de la peinture sur les doigts,
de belles couleurs d'ailleurs.
Merci Monseigneur! Et si vous voulez peindre mon cul, n'hésitez pas... 'paraît que je suis un excellent modèle !
Cette histoire minable, elle m'est arrivée cent fois.
Belle histoire ! Et triste avec ça! Pourquoi me la racontes-tu ?
Parce que j'en ai marre d'être pauvre. Marre de ne pas pouvoir vivre de ma peinture.
On va commencer par ranger ça.
Crois-en mon expérience, le pinard n'a jamais rendu personne génial. Et puis, nous allons faire ce que nous savons le mieux faire.

Quoi ?
Peindre, pauvre idiot !
FLOUTCH
FLOUTCH
?



Étrangement, cette méthode eut plus d'effet sur Vincent que sur moi.
Il se mit au travail avec une énergie qui forçait l'admiration.
Moi, j'avais plus de mal. Il fallait que je m'adapte à ce nouveau lieu.
Dans ma vie, j'ai toujours eu besoin d'un temps d'incubation avant de plonger.
Le temps d'apprendre les essences des arbres. De retenir les noms des plantes et des fleurs.
La nature ne révèle pas facilement ses secrets.
Comme une femme qui laisse lentement entrevoir ses charmes.

Hé Hé !
Viens ! Suis-moi !
?
Mais ? Vincent ? Qu'est-ce qui te prend ?
Et alors ? Qu'en penses-tu ?
Ce que je pense de quoi ?

Ils appellent cet endroit la nécropole des Alyscamps. Tu n'es pas sensible à l'éternité calme et tragique du lieu?
Oui, enfin...
C'est une nécropole gallo-romaine. Regarde les sarcophages. Ils racontent tous une histoire ! les rayons du soleil viennent s'accrocher dans les reliefs de la pierre.
Regarde ! On peut s'installer sur ce talus. Il sépare les Alyscamps du canal de Craponne.
Tu as vu?
Cette vue!
Oui...
Gauguin... Tu es impossible à vivre! Tu me donnes des leçons parce que je ne peins pas assez, tu m'engueules car je me laisse aller...
Mais toi, tout ce que tu sais faire, c'est suivre des femmes dans les rues de la ville.

Débrouille-toi ! J'en ai assez !
?!
Vincent !
Attends !
Vincent ! Non !

Tiens, mange... il nous faut des forces.
Pourquoi ?
Pour peindre les Alyscamps, pardi ! Tant que le soleil le permet !
FRTT

Vincent, je t'ai déjà raconté la Bretagne ?
Vincent ?
Euh ... Oui ?
Je t'ai déjà parlé de la Bretagne ? De tout ce que j'y ai appris ?
Mouais...
FRT FRT

Vincent !
Oh! Excuse-moi.
Arrête de regarder la nature !
Pardon?
La nature nous trompe ! Elle nous voile les yeux ! Elle nous empêche de voir tout ce qui nous dépasse.
Avec Émile Bernard et d'autres, nous avons eu le courage d'aller plus loin.
À Pont-Aven, nous avons cherché la vérité, par-delà les apparences.

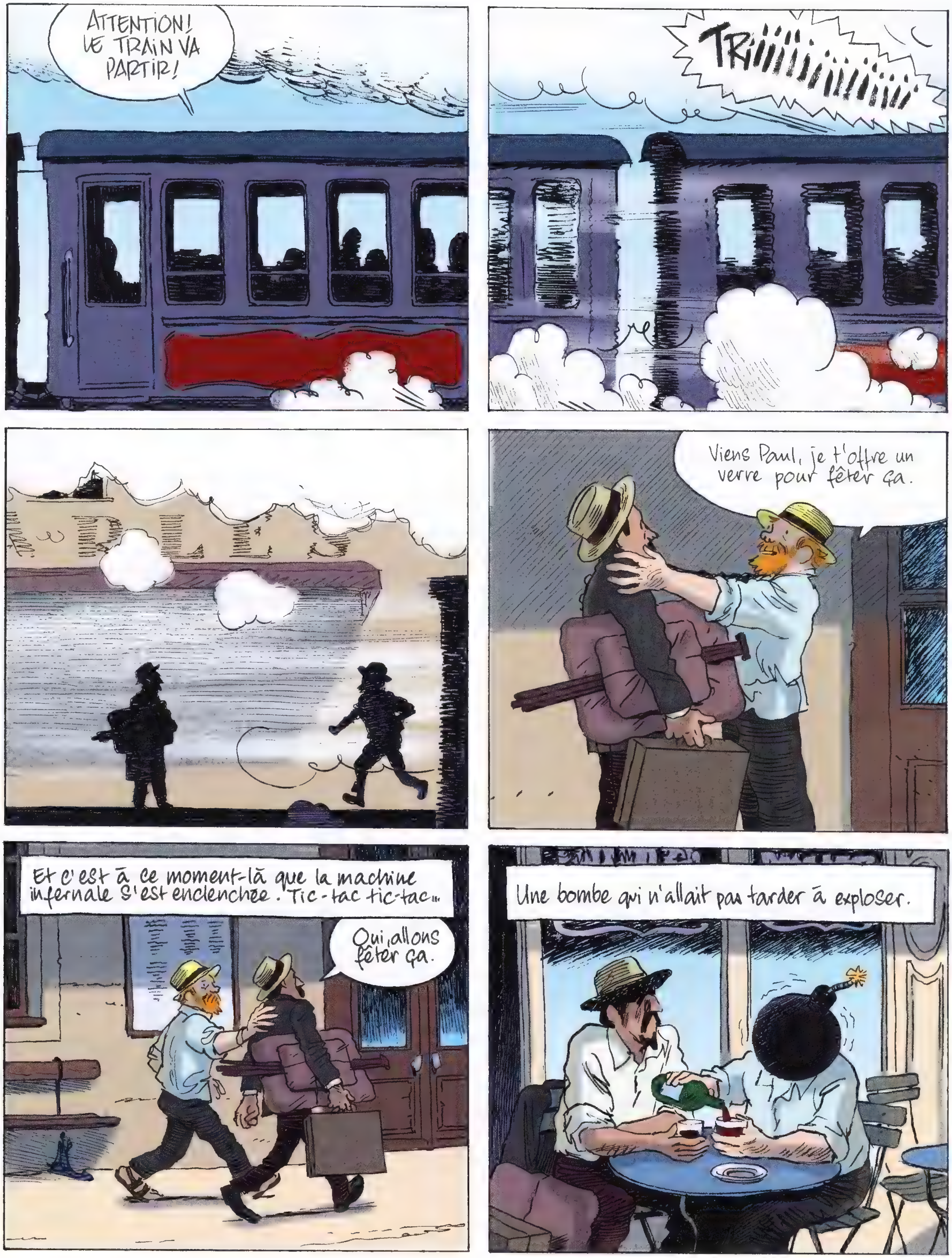
La pension Gloanec où nous croisions tous les artistes animés du même élan.
PENSION GLOANEC
PENSION
Nous avions toujours faim ou soif et quand les poches étaient vides ...
Nous payions en nature pour ne pas être ses esclaves.
Tu dois éviter de trop copier d'après nature !
L'art est une abstraction, tu comprends ?
Tu dois trouver cette abstraction dans la nature en rêvant devant elle. Tu dois penser davantage à la création et moins au résultat.
Moi, je préfère laisser courir mon pinceau.
Par tous les diables ! Tu ne comprends rien à rien !

Tu dois t'inspirer des vitraux des églises. De l'art des primitifs. As-tu déjà bien contemplé une estampe japonaise ?
Je ne suis pas complètement idiot.
Tu verras, les admirer c'est le seul moyen de monter vers Dieu ! Nous, peintres, nous devons faire comme notre divin Maître...
Créer !
Je ne sais pas s'ils vont me mener à Dieu, mais je préfère mes Alyscamps aux tiens.
Tu es un enfant.
Et toi, Gauguin, tu ne supportes pas qu'on puisse avoir plus de talent que toi.
Pardon ?
Tu viens de le dire, tu veux t'élever vers Dieu !
Quel rapport avec le talent ?
C'est simple, tu te trompes ! Tu veux être dieu toi-même !

Saint Gauguin, priez pour nous, pauvres pêcheurs ! Humbles tâcherons du pinceau.
POF
Je me demande ce que je suis venu faire ici ! Je rentre !
Tu rentres à la maison ?
Non. Je rentre à Paris.
Mais Paul ... Et nos projets ?
...
DÉPART
Ah ça, Monsieur... pour Paris, il faudra attendre demain matin.
ARL
...

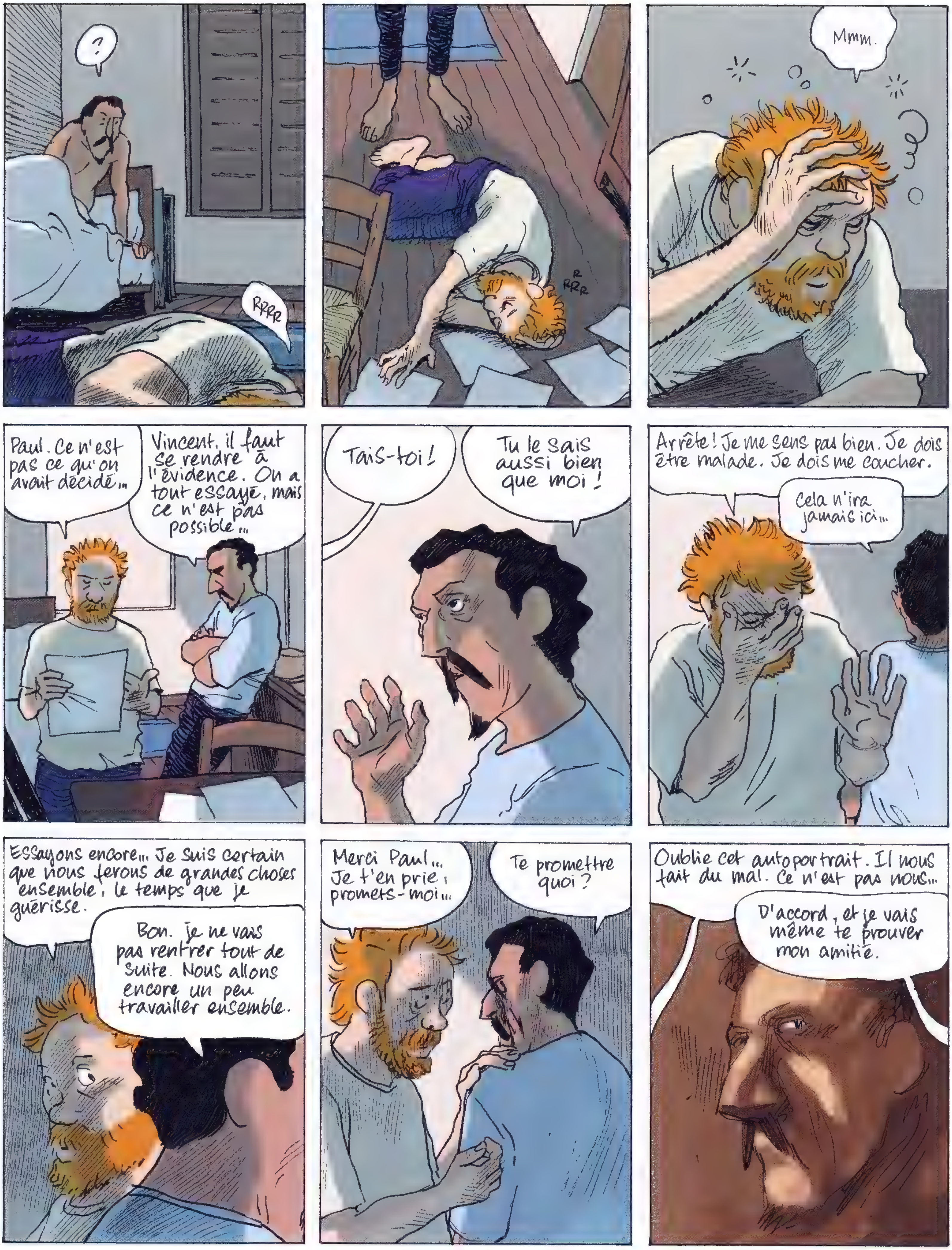
tu es
DiEU

le matin, deux évidences sont apparues à moi.
La première était que je tenais enfin un grand sujet.
Et que je brûlais d'impatience de lui donner vie à travers mon pinceau.
La deuxième évidence était que j'étais sur le point de commettre une grosse bêtise.


ATTENTION! LE TRAIN VA PARTIR!
TRiiiiiiiiiiiiiii
Viens Paul, je t'offre un verre pour fêter ça.
Et c'est à ce moment-là que la machine infernale s'est enclenchée. Tic-tac tic-tac...
Oui, allons fêter ça.
Une bombe qui n'allait pas tarder à exploser.

Nous sommes rentrés à la maison. Tout de suite, le malentendu est revenu.
Plus manifeste qu'un coquelicot rouge dans un champ de tournesols jaunes peint par Vincent.
Mais... Que fais-tu ?
Rien de particulier, c'est juste une idée... Je veux voir ce que cela donnera.
Mais... Tu travailles seul ? Ce n'est pas ce que nous avions prévu !
Tu m'avais promis... On devait travailler ensemble, mettre de l'ordre dans notre art, dans notre vie. Deux pinceaux.
Deux âmes. Une œuvre.
Laisse-moi.
Et les Alyscamps ?
Ils sont achevés les Alyscamps ! Je ne vais quand même pas passer toute ma vie à peindre les Alyscamps, non ?

Tu es un menteur! Et puis... Ton autoportrait, il est moche!
VLAM
Vincent, attends!
Le Cœur Bigarré
Salut le Hollandais.
Peuchère! Tu as mangé du taureau?
Ne l'efface jamais, elle vaut une fortune.

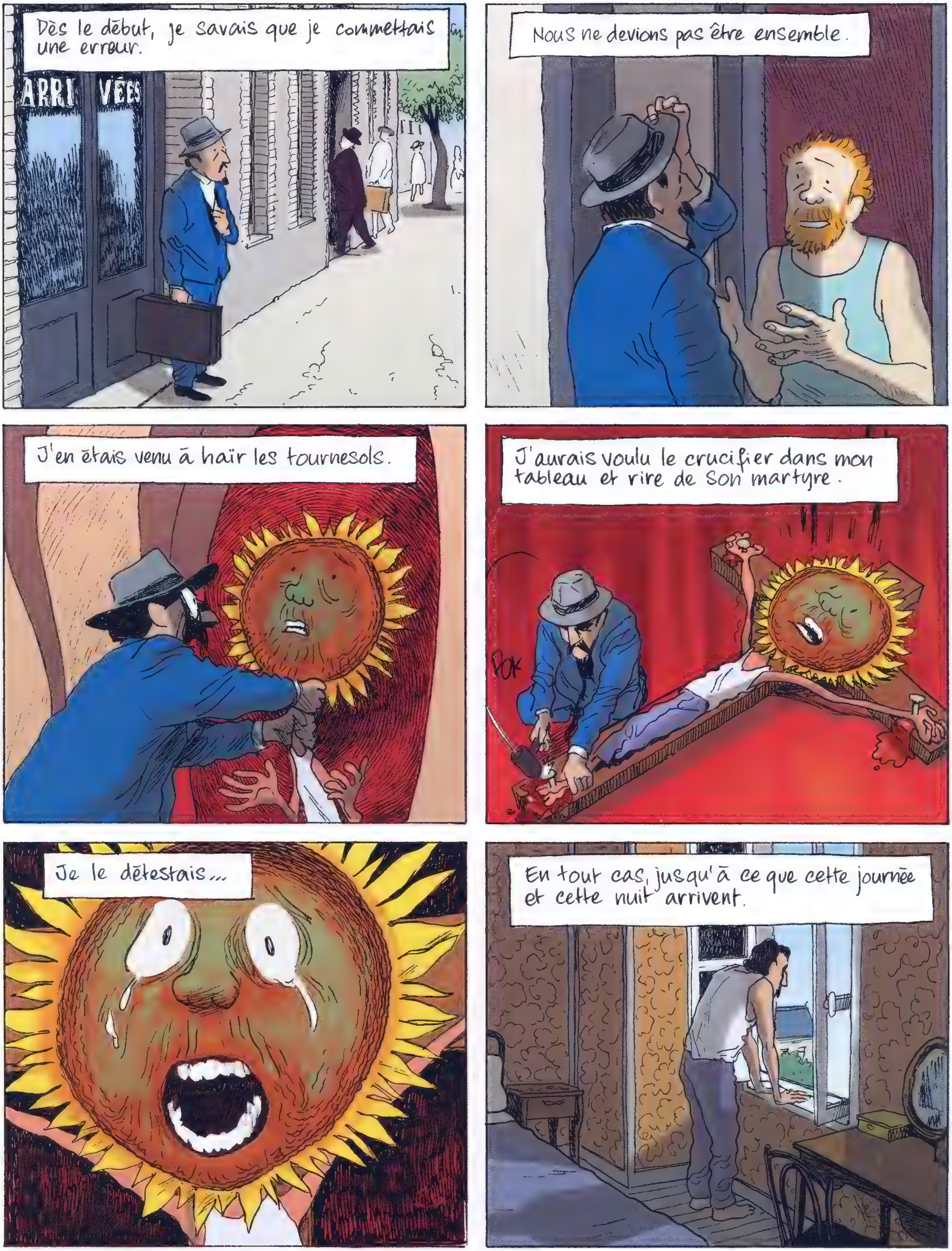

?
RRRR
RRRR
Mmm.
Paul. Ce n'est pas ce qu'on avait décidé...
Vincent, il faut se rendre à l'évidence. On a tout essayé, mais ce n'est pas possible...
Tais-toi !
Tu le sais aussi bien que moi !
Arrête ! Je me sens pas bien. Je dois être malade. Je dois me coucher.
Cela n'ira jamais ici...
Essayons encore... Je suis certain que nous ferons de grandes choses ensemble, le temps que je guérisse.
Bon, je ne vais pas rentrer tout de suite. Nous allons encore un peu travailler ensemble.
Merci Paul... Je t'en prie, promets-moi...
Te promettre quoi ?
Oublie cet autoportrait. Il nous fait du mal. Ce n'est pas nous...
D'accord, et je vais même te prouver mon amitié.

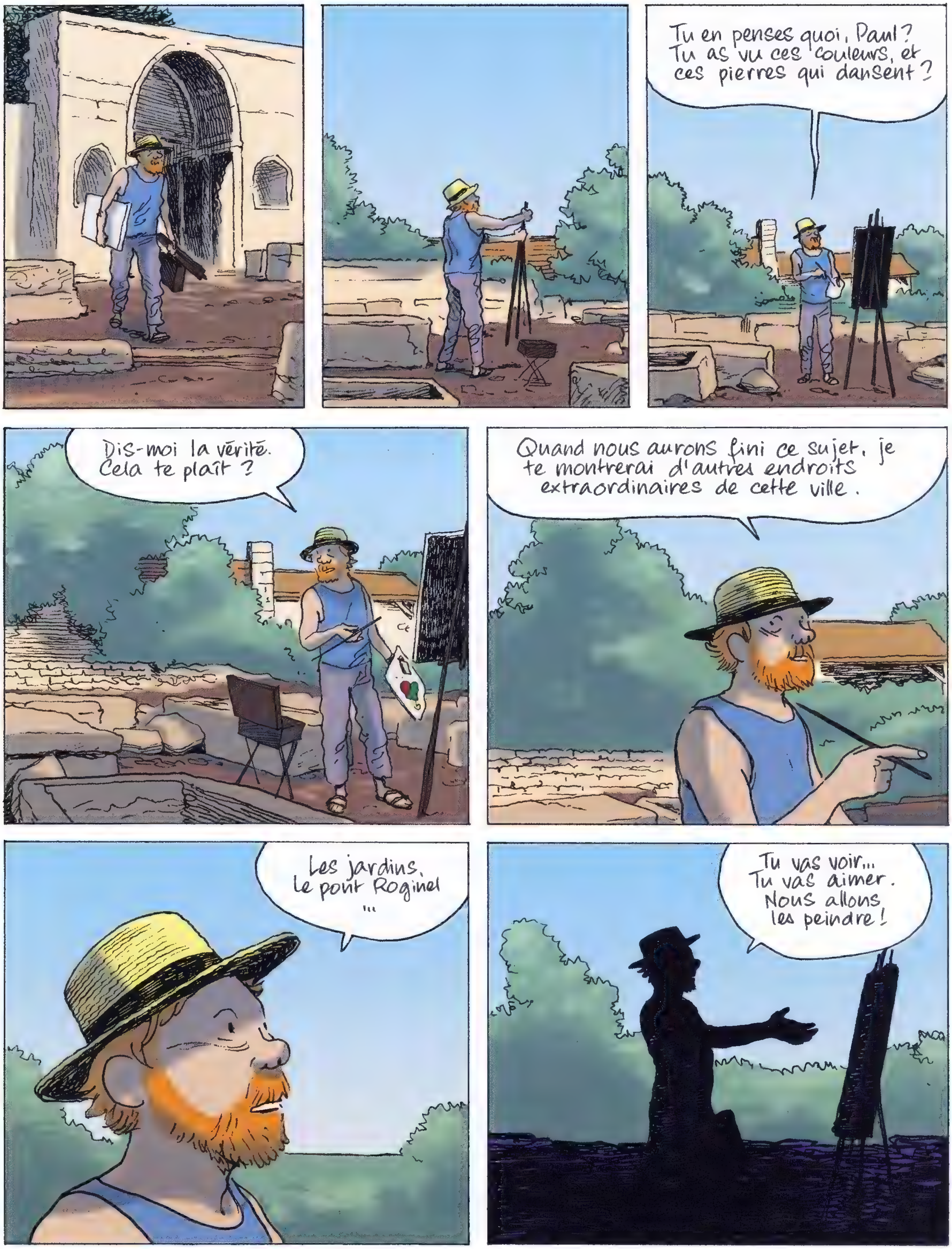
Comment ?
En te faisant ton portrait.
Les jours suivants, tout alla mieux.
Le jour, je travaillais à mon cadeau.
Un tableau que j'appellerais : Van Gogh peignant des tournesols.
Vincent tel qu'il était : sombre et lumineux.
Pendant ce temps, Vincent travaillait en ne perdant pas d'un œil l'avancement de mon tableau.
La nuit, je profitais de son absence pour continuer mon Portrait de l'artiste au Christ jaune.
J'avais confusément conscience que tout se trouvait rassemblé dans cette œuvre.

Tout était réuni sur cette toile. Le Christ jaune comme un tournesol. Un vase primitif. Un portrait. Et moi... partout. Semblable et diférent. Créateur divin et définitivement humain. À mille lieues de cette nature que voulait emprisonner Vincent entre les lattes de ses cadres.

Hein?!
?
Paul!
Tu m'avais promis que tu ne toucherais plus à ce tableau.
Tu ne comprends rien ?
Ce tableau... Il veut nous séparer !
Mais !!!
Tu es devenu fou !
Arrête !
PAF
OUTCH

Vincent ?
Tu as réussi à dormir ?
Laisse tomber ces enfantillages.
Nous nous faisons trop de mal, ici. Je vais aller dormir à l'hôtel et demain, je rentrerai à Paris.
J'ai fini ton portrait. J'espère qu'il te plaira.


Dès le début, je savais que je commettais une erreur.
ARRI VÉES
Nous ne devions pas être ensemble.
J'en étais venu à haïr les tournesols.
J'aurais voulu le crucifier dans mon tableau et rire de son martyre.
POK
Je le détestais...
En tout cas, jusqu'à ce que cette journée et cette nuit arrivent.


Tu en penses quoi, Paul ? Tu as vu ces couleurs, et ces pierres qui dansent ?
Dis-moi la vérité. Cela te plaît ?
Quand nous aurons fini ce sujet, je te montrerai d'autres endroits extraordinaires de cette ville.
Les jardins, le pont Roginel ...
Tu vas voir... Tu vas aimer. Nous allons les peindre !

Le Cœur Bigarré
Salut le Hollandais ! Hééé bien, tu es bien blanc ce soir !
T'inquiète, on va te rendre des couleurs !
Tu préfères Lola ? Eh bien, profite... Tant que tu paies. Ici, le client est roi !

J'ai un cadeau pour toi.
Oh! C'est gentil tout plein!
AAAHH
AAAAAAAAAAAAAH

Le lendemain, tout Arles ne parlait que de ça.
?
La police l'avait trouvé chez lui, blessé, au petit matin.
Tout ceci avait été une terrible erreur.
Mais aussi une parenthèse importante dans ma vie.
Mon Christ jaune me porta vers d'autres terres lointaines.
Pour moi, le périple ne faisait que commencer. Pour Vincent, la fin du voyage était proche.
Weber - nicoby 7.7.2015

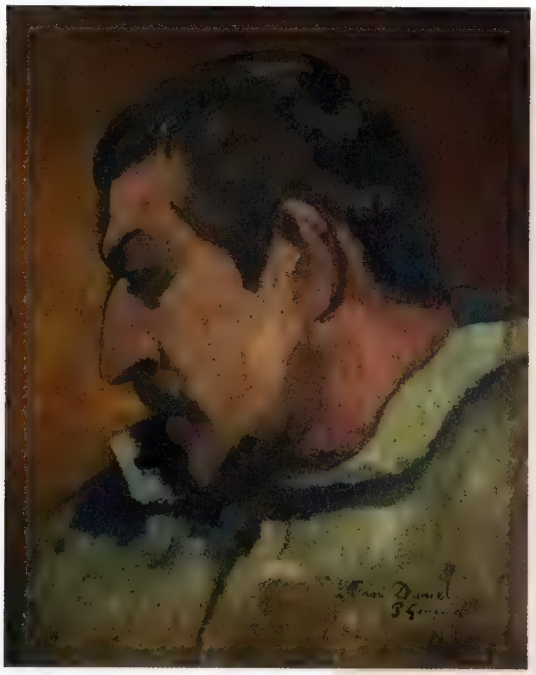
Gauguin

Né le 7 juin 1848 à Paris
et mort le 8 mai 1903 Atuona, aux îles Marquises.

Dossier réalisé par Dimitri Joannidès

Le prophète des antipodes

Marqué dès son enfance par le sceau du voyage, Paul Gauguin a poussé jusqu'au bout sa quête d'absolu. Contraint d'abandonner une vie bourgeoise et confortable à Paris au début des années 1880, il ne se consacre pleinement à la peinture qu'à 35 ans passés. Commence alors une aventure artistique exceptionnelle pour celui qui, à l'instar de Cézanne et Van Gogh, est considéré comme l'un des principaux inspirateurs des mouvements d'avant-garde du XX^e siècle. Délaissant l'impressionnisme auquel il prend part à ses débuts, ce solitaire au caractère bien trempé dépasse les codes du symbolisme pour développer une esthétique singulière dite primitiviste. En 1891, l'amoureux de Pont-Aven s'installe en Polynésie. Au contact de cette nature sauvage et tourmentée, plongé dans une culture survivante et lointaine, Gauguin mène son style à son apogée, faisant définitivement entrer la civilisation tahitienne dans la grande histoire de l'art.



Portrait de l'artiste, 1896.
Huile sur toile (32 x 40 cm).
Paris, Musée d'Orsay ©Luisa Ricciarini/Leemage
Ce tableau portant une dédicace « à l'ami Daniel » a été offert par Gauguin à son soutien et confident Daniel de Monfreid.
L'artiste s'y représente sans artifice ni fantaisie, à l'image de ce qu'est sa vie quotidienne à Tahiti, faite de mélancolie et de solitude.

UNE JEUNESSE AU BOUT DU MONDE

Si Paul Gauguin voit le jour à Paris, c'est à l'autre bout du monde qu'il passe les premières années de sa vie et se forge ses premiers souvenirs. Alors que l'enfant n'est âgé que de quelques mois, son père, un journaliste républicain progressiste, fuit la France après l'élection de Louis-Napoléon Bonaparte, candidat du « Parti de l'ordre » et futur Napoléon III, et emmène sa famille au Pérou. Mais rien ne se passe comme prévu pour la famille Gauguin puisque Clovis, son père, décède pendant le voyage. Sa veuve et ses deux enfants posent alors leurs bagages à Lima où les accueillent des parents éloignés. Ils y restent plus de cinq ans. À leur retour en France, le petit Paul et sa famille s'installent à Orléans. Mais le jeune garçon avide d'exotisme ne rêve que de voyages au long cours.

À 17 ans, après avoir échoué au concours d'entrée de l'École navale, il s'engage dans la marine marchande. Comme Manet dix-sept ans plus tôt, le matelot embarque pour le Brésil et, deux ans durant, découvre le vaste monde. À son retour en Europe, le jeune homme apprend que sa mère est décédée six mois plus tôt. Avant de disparaître, celle-ci avait formulé le souhait de confier la tutelle de ses enfants à son ami Gustave Arosa. Ce financier et amateur d'art éclairé, photographe à ses heures perdues et dont le frère n'est autre que le parrain du compositeur Claude Debussy, contribue à sensibiliser Gauguin à l'art. Mais le futur peintre doit encore honorer plusieurs années de service. En 1870, comme le rappelle l'album, il prend part aux combats contre la marine prussienne. Fraîchement démobilisé, Gauguin s'installe à Paris et entre comme agent de change chez un ami de son tuteur Arosa. Grâce à cet emploi, Paul Gauguin mène une vie de bourgeois pendant dix ans.

En novembre 1873, il épouse Mette, une jeune danoise qui lui donne cinq enfants. Son salaire lui permet de commencer une collection et, sous l'impulsion de Gustave Arosa, Gauguin se rapproche de Pissarro qui l'initie à la touche impressionniste. S'il taquine lui-même le pinceau, ce n'est encore qu'à ses heures perdues. Pourtant, le regard de ses contemporains compte déjà beaucoup pour l'artiste amateur qui, en 1876, voit une de ses œuvres acceptée au Salon. Ce premier succès le convainc de s'investir plus sérieusement dans la peinture. Trois ans plus tard, Degas et Pissarro le convient à la quatrième exposition impressionniste. Mais Gauguin ne doit pas son changement de cap définitif à sa seule volonté ! En janvier 1882 en effet, un violent krach boursier fait plonger la place financière de Paris. Gauguin, chargé de famille, perd son emploi un an plus tard. Ne parvenant pas à retrouver un poste, il saisit cette opportunité pour se consacrer pleinement à la peinture. L'heure est venue pour lui de rattraper le temps et de vivre enfin cette existence d'artiste tant désirée.

UN NOUVEAU DÉPART

C'est d'abord à Rouen que Gauguin choisit de s'installer. Pour y vivre à meilleur compte, bien sûr, mais également pour y rencontrer des amateurs. Rapidement, l'artiste comprend son erreur, d'autant que son épouse Mette ne supporte pas l'abandon de leur train de vie aisé et leur déclassement social. Après seulement quelques mois de Normandie, la famille opte pour le Danemark où Gauguin pense là encore trouver des collectionneurs capables de lui acheter des œuvres. Mais à son grand désarroi, non seulement il ne perce pas plus qu'en France, mais encore il doit endurer le mépris de sa belle-famille qui ne voit en lui qu'un raté irresponsable. En juin 1885, le couple se sépare. Paul et l'un de ses fils rejoignent Paris tandis que Mette et les autres enfants restent à Copenhague. Dans la capitale française, et malgré les premiers succès critiques, Gauguin peine encore et toujours à se faire un nom. Il vit de petits métiers et vend à l'occasion quelques œuvres de sa collection personnelle. Lorsqu'il s'installe à Pont-Aven un an plus tard, Gauguin fait la connaissance d'Émile Bernard et d'un noyau d'artistes que sa peinture intéresse enfin. Mais l'appel du large continue à le tarauder et Gauguin entame un nouveau périple dans les Caraïbes en compagnie du peintre Charles Laval. L'album restitue ce voyage avec fidélité puisqu'en effet le rêve se transforme en cauchemar pour les deux artistes : dysenterie, paludisme, misère... À son retour en France, Paul Gauguin rejoint quasi immédiatement la Bretagne. Commence alors une période d'expérimentation plastique durant laquelle lui et ses acolytes rompent avec les principes réalistes édictés par Courbet. Alors qu'il entretient depuis plusieurs mois une correspondance avec les frères Van Gogh, Gauguin honore – non sans avoir longuement hésité – l'invitation de Vincent à le rejoindre à Arles en octobre 1888. L'album narre avec moult détails véridiques cette cohabitation difficile. Personnalité, mode de vie, aspirations artistiques... les deux hommes partagent peu de choses ! Le triste et célèbre épisode de l'oreille coupée met définitivement fin à l'aventure et au rêve d'un atelier commun.

BIO EXPRESS

7 juin 1848 : naît à Paris.
1872 : intègre les établissements Bertin comme agent de change.
1882 : se consacre pleinement à la peinture.
1886 : effectue son premier séjour à Pont-Aven où il rencontre Émile Bernard.
1887 : embarque pour un séjour au Panama et en Martinique.
1888 : rejoint Van Gogh à Arles.
1891 : embarque pour la Polynésie.
8 mai 1903 : meurt à Atuona, aux îles Marquises.

***Bonjour Monsieur Gauguin*, 1889. Huile sur toile (74 x 92,5 cm).**
Prague, Palais Veletržni © Selva/Leemage
Dans ce tableau peint en écho au *Bonjour Monsieur Courbet* de Gustave Courbet, Gauguin se met en scène en artiste nomade qu'une paysanne salue à peine. Le peintre nourrit sa propre légende de génie incompris et de martyr de l'art à travers des tons et une composition qui préfigurent déjà sa grande période tahitienne.

Un duel au sommet

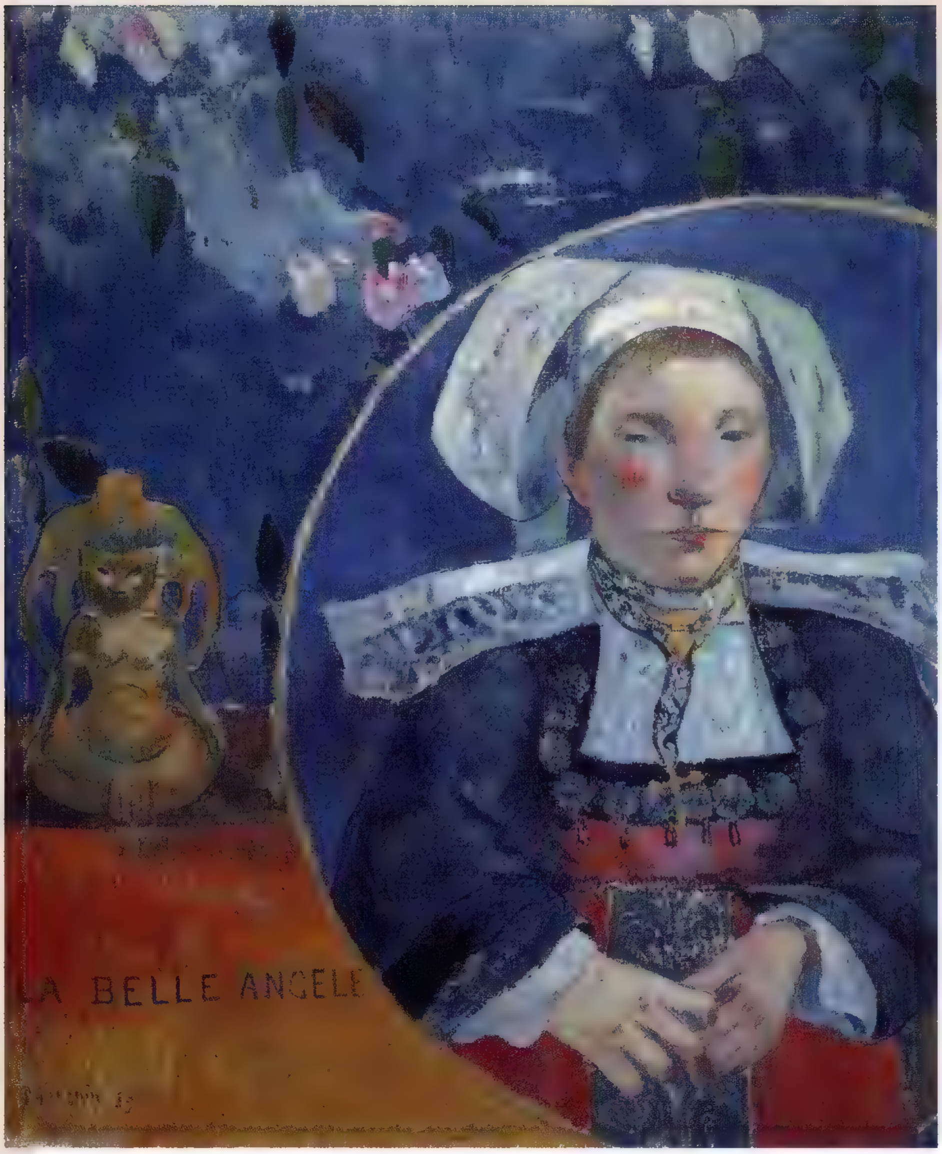
L'album relate avec fidélité la façon dont l'aventure artistique voulue par Van Gogh et Gauguin s'est transformée en cauchemar pour les deux peintres.

Au retour de Martinique en novembre 1887, Gauguin renoue avec ses amis parisiens, et en particulier avec Émile Bernard et les frères Van Gogh. Paul Gauguin et Vincent Van Gogh partagent un point commun très singulier dans le paysage artistique de la fin du XIX[e] siècle : tous deux se sont mis tardivement à la peinture. Mais le long chemin esthétique que Gauguin fait en dix ans, Van Gogh le réalise... en quelques mois à peine ! Un autre élément de poids réunit – au moins par la pensée – les deux artistes : la certitude que la révolution impressionniste appartient au passé et qu'emprunter une nouvelle voie est possible.

Van Gogh s'installe à Arles en février 1888, mais la solitude lui pèse. Il presse alors son frère Théo de convaincre Gauguin de l'y rejoindre. L'épisode traité dans l'album commence à l'arrivée de ce dernier dans la cité provençale et relate les difficultés rencontrées par les deux hommes pour donner enfin vie à ce grand atelier du Midi dont le peintre hollandais rêve depuis longtemps. Si Van Gogh se montre sincère et naïf en idéalisant cette tentative de créer ensemble et de s'inspirer l'un l'autre, Gauguin fait preuve de bien plus de pragmatisme. Les auteurs de l'album ont d'ailleurs parfaitement saisi cette dichotomie, conférant à Gauguin une tutelle quasi paternelle sur un Van Gogh impétueux et impulsif. La venue en Provence de l'ancien agent de change n'est d'ailleurs pas complètement dénuée d'intérêt financier puisque Théo Van Gogh faisait partie, à cette époque, des rares marchands qui le soutenaient. Prendre un peu de recul vis-à-vis du milieu parisien a dû finir de convaincre Paul Gauguin de rejoindre le « fada ». Jusqu'à son arrivée à Arles, les deux hommes se connaissent peu et n'ont encore jamais vécu ensemble. Là encore, l'épisode restitue avec justesse l'enthousiasme de Van Gogh à l'arrivée de son confrère. Enjoué, quoique toujours ombrageux, le fils de pasteur et ancien séminariste mange peu, mais boit beaucoup. Plus les jours passent, plus Van Gogh s'irrite de la distance que Gauguin met entre eux, avant de prendre conscience que, lassé de la Bretagne et tiraillé par ses sempiternelles envies d'ailleurs, l'ancien marin n'est venu en Provence qu'à contrecœur. Dans une lettre à Émile Bernard, Paul Gauguin écrit : « *Vincent et moi sommes bien peu d'accord en général, surtout en peinture. Il admire Daumier, Daubigny, Ziem et le grand Rousseau, tous gens que je ne peux pas sentir. Et, par contre, il déteste Ingres, Raphaël, Degas, tous gens que j'admire* ». Au quotidien, les deux hommes s'opposent sur tout ! Là où Van Gogh parle sans détour et ne s'encombre d'aucune politesse, Gauguin évite les querelles inutiles, quitte à acquiescer ou se taire contre son gré. Et là où l'artiste hollandais peint à un rythme effréné, son aîné prend tout son temps, fidèle à sa façon de faire. Au-delà même d'un duel strictement pictural, la rivalité qui les oppose est d'abord celle de deux caractères bien trempés...

***Paysannes bretonnes*, 1894. Huile sur toile (92 x 66 cm).**
Paris, Musée d'Orsay © Photo Josse / Leemage
Dès les années 1880, Pont-Aven accueille plus de 150 peintres chaque été ! Dans les ateliers parisiens, c'est ce qu'on appelle un « bon plan » : la vie y est abordable, la population accommodante et de nombreux appentis ou garages ont été aménagés en atelier pour permettre aux peintres de travailler en toute sérénité.

L'APPEL DES TROPIQUES



La belle Angèle, 1889. **Huile sur toile (73 x 92 cm).** Paris, Musée d'Orsay © Luisa Ricciarini/ Leemage
En 1920, Marie-Angélique Satre, l'hôtelière de Gauguin à Pont-Aven, raconte comment l'artiste en est venu à la peindre : « *Gauguin était bien doux et bien misérable [...]. Il disait toujours à mon mari qu'il voulait faire mon portrait, si bien qu'un jour, il l'a commencé. [...] Mais quand il me l'a montré, je lui ai dit " Quelle horreur ! " et qu'il pouvait bien le remporter [...]. Gauguin était très triste et il disait, tout désappointé, qu'il n'avait jamais réussi un portrait aussi bien que celui-là* ».

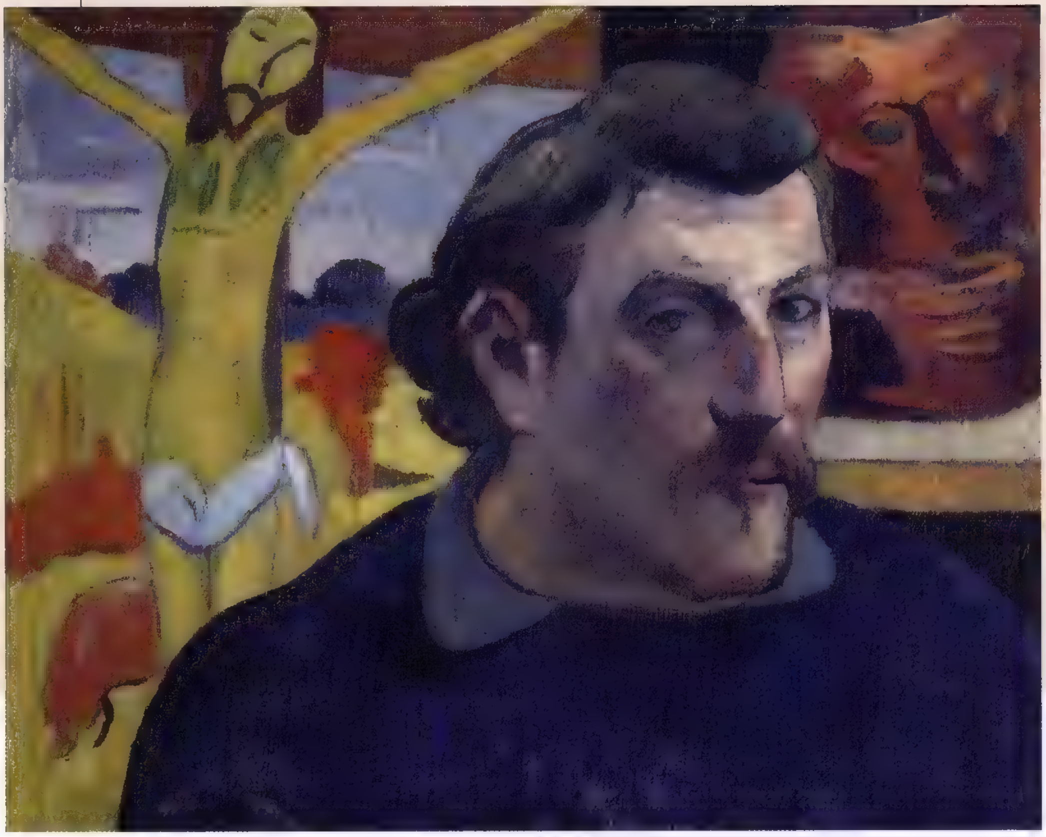
De retour en Bretagne en juin 1889, Paul Gauguin cherche à convaincre ses amis Schuffenecker et Émile Bernard de le suivre au bout du monde afin de créer un « atelier des tropiques ». Visiblement, Pont-Aven ne suffit plus à l'artiste en quête perpétuelle de dépaysement. Son choix se porte cette fois sur Tahiti. Pour financer son départ en Polynésie, Gauguin organise une grande vente aux enchères de ses tableaux à Drouot. Le 1er avril 1891, il embarque à Marseille pour un voyage de plusieurs semaines, laissant derrière lui sa famille et ses amis. Arrivé à Papeete, Paul Gauguin, désenchanté, écrit à sa femme que ces terres idéalisées, loin d'être des paradis, ne sont que « l'Europe sous les espèces aggravantes encore du snobisme colonial, d'une imitation puérile et grotesque jusqu'à la caricature ».
Lassé par les notables locaux qui l'accueillent pourtant à bras ouverts, l'artiste préfère se tourner vers les coutumes indigènes et les témoignages du passé, explorant avec passion les îles avoisinantes. Mais le manque d'argent permanent, véritable leitmotiv de la deuxième partie de sa vie, le ramène sans cesse à la capitale où il enchaîne les métiers d'appoint pour subsister. Lorsqu'il apprend qu'une galerie de Copenhague souhaite lui consacrer une exposition au printemps 1893, Gauguin fait des pieds et des mains pour être rapatrié aux frais de l'État français. Étonnamment, son acharnement paie ! Une fois en Europe, toujours sans le sou, il convainc Paul Durand-Ruel, le marchand de Claude Monet, de lui consacrer une exposition au mois de novembre 1893. Pourtant regonflé à bloc, Gauguin déchante une fois de plus, car rien ne se passe comme il l'avait espéré...
Durant sa longue absence, les vétérans de l'impressionnisme ont prospéré et le paysage artistique parisien a bien changé. De sérieuses déconvenues, en particulier une agression dont il est victime à Concarneau en 1894 suivie d'un procès qui le ruine, lui font s'échapper tout espoir de réussite. Deux ans après ce retour en Europe, Paul Gauguin organise une seconde vente aux enchères destinée à financer son retour en Polynésie. L'échec est cuisant. Le peintre parvient toutefois à reprendre le large grâce au petit héritage d'un de ses oncles. À Tahiti, l'artiste acquiert un terrain sur une île et s'y fait construire une petite bâtisse qu'il baptise la « maison du jouir ». Le soutien du marchand Ambroise Vollard à partir de janvier 1900, ainsi que les achats réguliers de quelques collectionneurs, et notamment le fidèle Daniel de Monfreid, lui permettent enfin de vivre décemment – mais frugalement – de son art.

Le prophète et le sauvage

En se libérant de la tutelle impressionniste, Gauguin ouvre la voie au symbolisme et aux mouvements primitivistes du XX^{e} siècle.

Dans cet *Autoportrait au Christ jaune*, Paul Gauguin propose trois vues instantanées de sa propre existence. Si le portrait du premier plan, saisi dans un léger clair obscur et de trois quarts est traité dans une veine classique faisant clairement écho à un autoportrait de Nicolas Poussin, ce Christ et ce pot à tabac rappellent que l'artiste est constamment tiraillé entre deux mondes. Celui de l'incompréhension et du sacrifice, à l'image d'un Jésus trahi par les siens et condamné pour ses visions prophétiques. L'artiste s'identifie clairement à cet homme qui paie de sa vie le fait d'avoir asséné trop tôt des vérités inaudibles pour le commun des mortels. Cette mise en perspective audacieuse pour l'époque montre la très haute vision du rôle que Gauguin confère aux créateurs dans le corps social. Cet anarchiste insoumis, qui n'a cessé de s'élever contre la morale bourgeoise et l'hypocrisie de l'Église, a toujours eu une relation ambiguë à la spiritualité. À ses yeux, le message originel du Christ, défendable et estimable, n'a rien à voir avec l'obscurantisme des institutions ecclésiastiques dont l'objectif ultime est d'asservir les peuples. Comme une parabole de sa propre vie, Gauguin voit en l'art l'unique « moyen de monter vers Dieu, en faisant comme notre divin Maître, créer ».

Ce parallèle ne laisse évidemment pas indifférents les artistes nabis, et en particulier Paul Sérusier que Gauguin a rencontré et fortement influencé à Pont-Aven durant l'été 1888. Le pot à tabac, peint à droite au second plan, renvoie quant à lui à cet état primitif de l'existence qu'il espère trouver en Polynésie. Dans la représentation symbolique de cette vie rêvée où il se pose en sauvage forgé par le feu, comme l'a été cette céramique avant de devenir un objet d'art, Gauguin dévoile sa part d'ombre. Qu'il s'exprime en peinture, en gravure ou en sculpture, ce joueur de mandoline emprunte les codes du symbolisme pour imposer un style qui marque profondément l'art du XX^{e} siècle, à commencer par les mouvements fauves et expressionnistes. La transcription stricte de la nature proposée par les impressionnistes n'a jamais intéressé Gauguin qui cherche à toucher l'imagination bien plus que la raison. A posteriori, ce tableau réalisé la veille de son premier départ pour Tahiti résonne comme un manifeste. Si le peintre voyageur ignore tout des vicissitudes qu'il s'apprête à vivre aux antipodes, son sens de la couleur et sa maîtrise de la composition s'expriment déjà clairement, entre synthétisme et primitivisme.



***Autoportrait au Christ jaune*, 1891.**
Huile sur bois (46 x 38 cm).
Paris, Musée d'Orsay © Photo Josse/Leemage

LA TOUCHE TAHITIENNE

Lorsqu'il débarque pour la toute première fois sur sa petite île du bout du monde, Gauguin, déstabilisé par les paysages et le mode de vie locaux, admet avoir « du mal à mettre la machine en train ». Son style a du mal à s'affirmer et ses compositions paraissent peu ambitieuses. Mais le meilleur reste à venir pour « Koké », son surnom marquisien ! Dans cette existence toute entière dédiée à l'art, Gauguin se lance dans une production abondante et devient, petit à petit, réellement maître de ses moyens. Même s'il n'aborde pas la période tahitienne de l'artiste, l'album restitue subtilement l'approche lente et soignée qui le caractérise. Là où Van Gogh exécute fiévreusement ses tableaux dans des laps de temps très courts, Gauguin s'inscrit dans la tradition cézanienne du peintre-artisan, laborieux et perfectionniste. Mais à la différence du maître d'Aix qui cherche à révéler la vérité de la nature, Paul Gauguin, doté d'une faculté d'invention exceptionnelle,

aborde tous les genres, de la nature morte au paysage en passant par les sujets religieux. Les tableaux de sa période tahitienne se caractérisent par l'absence de vides et des contours bien nets qui soulignent les grandes masses de couleurs. Cette expression singulière est le signe d'une grande maturité plastique. Rejetant les citations et laissant derrière lui l'esprit des estampes japonaises et des calvaires bretons, ainsi que l'influence pourtant capitale de Degas et Pissarro, Gauguin s'essaie à des motifs imaginaires. En titrant ses tableaux en maori, il donne une signification quasi ethnographique à sa peinture, faisant entrer par la même occasion la mythologie océanique dans l'histoire de l'art universelle du XXe siècle.

***Nature morte aux trois chiots*, 1888. Huile sur toile (62 x 92 cm).**

New York, Museum of Modern Art ©Luisa Ricciarini/Leemage

C'est lors de ses épisodes bretons que Gauguin vit ce qu'il appelle son « âge d'or de la nature morte », consacrant à ce genre le quart de sa production entre juillet 1886 et fin 1890. Véritable laboratoire de formes, la nature morte permet à l'artiste de mettre ses réflexions en application, en particulier le rejet de la perspective et l'utilisation de grands aplats de couleurs.

LA SOLITUDE COMME UNIQUE BAGAGE

***Nave Nave Moe, les doux rêves, 1894.* Huile sur toile (98 x 73 cm).**

Saint Pétersbourg, Musée de l'Ermitage © FineArtImages/Leemage

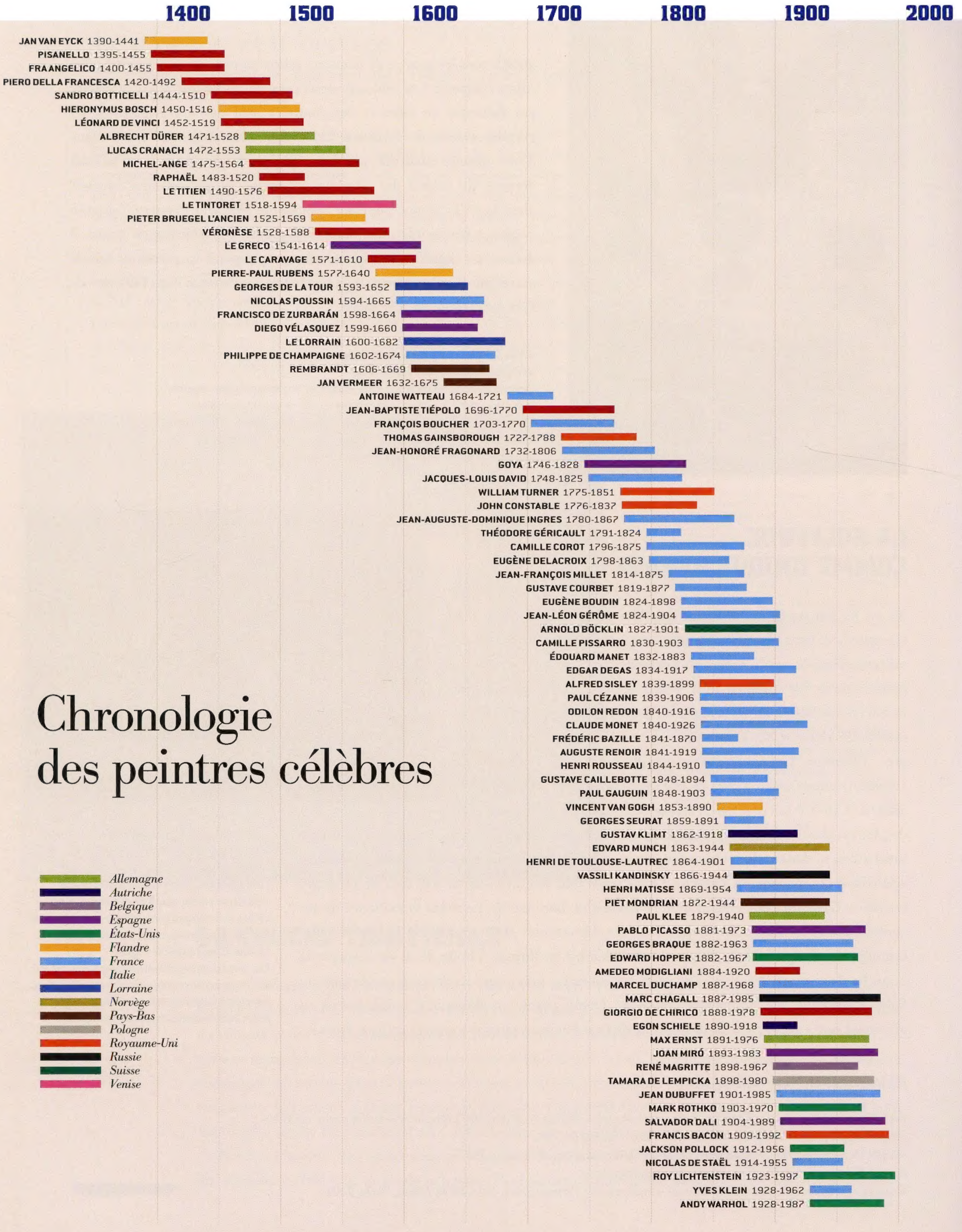
Chacune de ces tahitiennes symbolise un âge de la vie. Au premier plan à gauche, la plus jeune, coiffée d'un halo ou d'une auréole, incarne la pureté virginale alors que sa voisine, pomme en main, renvoie à Ève et au péché originel.
Chacune des autres jeunes filles placées au second et à l'arrière-plan renvoie au cheminement spirituel qui mène à l'adoration vaine des idoles. Gauguin ou le symbolisme primitiviste à son paroxysme...

Au vu de son parcours, le moins que l'on puisse dire est que Paul Gauguin est doté d'un sacré caractère ! Mais, déjà rongé par la solitude, l'artiste entre dans une profonde dépression en apprenant le décès de sa fille Aline en 1897. Pendant plusieurs années, Gauguin et son épouse restée au Danemark entretiennent en effet une relation épistolaire riche et houleuse qui permet à l'artiste de rester en lien avec l'Europe. L'éloignement géographique et la longueur des communications entre Tahiti et la France accentuent son isolement affectif. À 18 000 km des siens, l'artiste colérique et versatile, à la santé de plus en plus fragile, est prompt au découragement, déménage fréquemment et ne trouve satisfaction ni dans les bras des (très) jeunes femmes qui se donnent à lui ni dans les démons addictifs de la mélancolie. Certain d'avoir tracé une voie nouvelle et soucieux de propager ses idées, Gauguin s'est souvent montré cassant et dominateur, suscitant la méfiance de ses contemporains et l'inimitié virulente de ses détracteurs. Mais au-delà de sa personnalité tant décriée, Gauguin jouit d'une aura considérable en Europe à la fin de sa vie. Lorsque la nouvelle de sa mort atteint le continent, des confrères organisent aussitôt un accrochage au Salon d'automne pour lui rendre hommage. Quelle parole prophétique n'avait-il pas eu en affirmant que « *la vérité ne se dégage pas de la polémique, mais des œuvres qu'on a faites* »...

Références bibliographiques

Paul Gauguin, *Lettres à sa femme et à ses amis*, Maurice Malingue, Paris, 2003 (première édition parue en 1946).
Paul Gauguin, *Avant et après*, éditions G. Crès et Cie, Paris 1903.
Michel Hoog, *Gauguin, Vie et œuvre*, Nathan – Office du livre, Fribourg, 1987.
Daniel Wildenstein, Sylvie Crussard et Martine Heudron,
Gauguin : premier itinéraire d'un sauvage. Catalogue de l'œuvre peint, 1873-1888, Milan, Paris, 2001.

Chronologie des peintres célèbres



Paul Gauguin répond à l'invitation de Vincent Van Gogh qui rêve d'un travail en atelier et se rend à Arles en novembre 1888. C'est alors le début d'une drôle de vie en commun : les deux peintres font plus que cohabiter, ils tentent d'unir leurs talents et confrontent leurs existences. Mais s'ils sont conscients de leur génie respectif, chacun s'estime supérieur à l'autre... Alors que Vincent voudrait privilégier un travail commun, Paul se consacre, seul, à la réalisation de son *Portrait de l'artiste au Christ jaune*, que Van Gogh se met à haïr...

Les Grands Peintres

On dit d'un tableau qu'il raconte une histoire. Découvrez l'histoire qui se cache derrière le tableau. Aventurez-vous dans l'univers d'un grand peintre et explorez le contexte historique et personnel dans lequel il a réalisé un chef-d'œuvre qui l'a fait entrer dans l'histoire de l'art...

ISBN 978-2-344-00382-4
9 782344 003824
CODE PRIX GL57 74.2946.8